

répète, ne sait pas en finir. Aussi qu'arrive-t-il ? C'est qui arrive encore aujourd'hui. Tout est remis en question, le trône et l'autel peuvent être ébranlés par quelques brutes d'électeurs. Et tenez, pardonnez à la rudesse d'un vieux chouan, monsieur le préfet ; mais, morbleu ! au lieu de voter, j'aimerais mieux reprendre ma carabine ; car, de deux choses l'une, — ajouta flegmatiquement Charpentier, — ou nous exterminerions l'ennemi, ou nous serions exterminés ! je ne sors pas de là ! pour moi, tout ou rien, être ou ne pas être, revoir l'ancien régime absolu... ou recevoir une balle en pleine poitrine, derrière une de nos haies du Bocage, en défendant mon roi et mon drapeau ; voilà mon opinion !

— Elle est du moins franche et hardie, monsieur le marquis, — dit M. de Sainte-Marie.

— Si tous les royalistes étaient capables de penser, et surtout d'agir avec cette vigueur, nous reverrions avant peu l'ancien régime dans toute sa majesté.

— Ah ! monsieur le préfet, — reprit Mme Raymond avec un soupir, — l'ancien régime... La féodalité, surtout ; hélas ! qui nous rendra ce beau temps des chevaliers et des damoiselles..., des trouvères et des jouvencelles ! jours héroïques où tout se décidait par la lance et par l'épée..., depuis la rivalité d'amour jusqu'aux procès d'affaires ! Voyons, franchement, messieurs, ne valait-il pas mieux voir deux plaideurs casque en tête et dague au poing, s'escrimer bravement en champ clos, que d'entendre deux hargneux avocats échanger de plates injures ? d'autant plus qu'entre nous, la justice n'y gagne rien... Si le bon droit succombait parfois sous l'épée, ne succombe-t-il pas souvent aujourd'hui sous l'adresse du verbiage ?

— Certes, madame la marquise, si la féodalité avait de nombreux apôtres comme vous, — dit galamment M. de Sainte-Marie, — on lui verrait de nombreux partisans... Malheureusement les préjugés populaires sont si vivaces...

— Eh ! mon Dieu ! mon cher monsieur, je le sais, on fait stupidement sonner bien haut ces terribles mots de vassal... de serfs... de vilain... Le vassal appartenait au seigneur, soit, mais à quelle condition ?... A celle d'être patronné par le château ou par l'abbaye, puisque le vassal, était après tout, la chose du seigneur ou de l'abbé... était enfin, ce que sont les nègres aux colons...

— Or, monsieur le préfet, — reprit gravement Charpentier, — je vous le demande, n'a-t-on pas autant intérêt à soigner un nègre qui vous coûte deux ou trois mille francs, qu'à soigner un cheval de prix ?

— L'intérêt est absolument le même, monsieur le marquis, — reprit le préfet, — absolument.

— Je sais bien qu'à ce propos là, — dit Mme

Raymond, — ces insupportables bourgeois ont un autre grand mot à faire sonner aux oreilles des sots ; la liberté...

— Ou bien encore : la dignité humaine, — ajouta Charpentier en haussant les épaules, — ça fait pitié !

— La dignité..., la liberté !... Tenez, messieurs, — reprit en souriant Mme Raymond, — nous parlions tout à l'heure de ce beau temps de chevalerie du moyen-âge... Il n'y avait pas seulement des champs-clos ; il y avait encore des cours d'amour, ou l'on faisait assaut de courtoisie, d'esprit, et de belle galanterie, en présence d'une reine de Beauté... ; et à cette époque, Mme Duplessis aurait eu certainement cette souveraineté-là, — ajouta Mme Raymond, en souriant avec grâce à Albine ; puis elle continua : — Eh bien ! quels étaient ceux qui soumettaient le plus humblement leur dignité, leur liberté, aux lois imposées par ces cours d'amour ? Les chevaliers ! Ces hommes vaillants, fiers et libres par excellence, loin de s'humilier de leur doux servage, le subissaient avec ivresse, trop heureux d'enchaîner leur liberté aux pieds de quelque belle châtelaine... Eh bien ! il en était de même des serfs et des vassaux : ces prétendus martyrs, échangeant ce qu'on appelle leur dignité leur liberté, dont ils ne savaient que faire... contre l'utile patronnage des bons seigneurs et des dignes abbés du moyen-âge.

— Ah ! madame la marquise, — dit M. de Sainte-Marie avec un entrainement croissant, — que l'on est heureux d'entendre professer si admirablement le culte du passé... Mais faire entrer ces idées si saines, si élevées dans le crâne épais de ce parti bourgeois, qui se croit triomphant depuis la révolution, c'est bien difficile... Ce serait un de ces miracles que des apôtres tel que vous, madame la marquise, pourrait seule opérer. Mais, — ajouta le préfet en se levant et s'adressant à ma femme, qui avait écouté cet entretien dans un mutisme complet, jetant çà et là des regards effrayés sur Charpentier, — je n'ose, madame, abuser plus longtemps de vos moments, heureux du moins, cette fois, d'avoir eu l'honneur de vous rencontrer ; je vais me remettre en route, et activer les poursuites contre nos éternels ennemis... Monsieur le marquis...

— Allons, monsieur le préfet, — reprit Mme Raymond d'un ton légèrement protecteur, — ce zèle vous honore... il est d'un bon augure... Croyez que je m'estimerais très heureuse de pouvoir, au besoin, témoigner en haut lieu de votre dévouement à la bonne cause. J'aurai justement occasion d'écrire demain au *pavillon Marsan*.

— Vous pourriez d'autant mieux témoigner de mon zèle, madame la marquise, — reprit le préfet évidemment flatté de la promesse de

Mme Raymond, — que de mon zèle vous avez failli être victime.

— Comment donc cela, monsieur le préfet ? dit Mme Raymond.

— Oh ! madame la marquise, — ajouta M. de Sainte-Marie en riant, — je vais fort vous étonner, ainsi que M. le marquis et M. Duplessis.

— Vraiment, — reprit Mme Raymond d'un air protecteur. — Eh bien !... voyons, étonnez-nous, monsieur le préfet..., étonnez-nous...

— Je n'ai pas besoin de vous déclarer, mon cher monsieur Duplessis, — me dit le préfet, — que vous êtes, par votre position, par vos antécédents, par votre royalisme notoire, au-dessus de tout soupçon.

— Je le crois, mon cher monsieur de Sainte-Marie.

— Eh bien ! pourtant, dans l'excès de ce zèle... que Mme la marquise a daigné remarquer, et dont, j'ose à peine l'espérer, elle aura peut-être occasion de parler au *pavillon Marsan*, lorsque j'ai appris, à Chambly, que vous étiez allé le soir... chercher des étrangers...

— Ah ! ah ! ah ! — s'écria Mme Raymond avec un éclat de rire si franc, si naturel, que j'en restai confondu ; — ah ! ah ! marquis, entendez-vous M. le préfet... ; il nous prenait pour ses conspirateurs...

— Et il a eu raison, — reprit Charpentier de sa voix rude ; — je l'approuve fort, moi, M. le préfet.

— Comment ! marquis ? — dit Mme Raymond en paraissant difficilement surmonter son envie de rire, — monsieur le préfet avait raison de... nous prendre pour les conspirateurs qu'il cherche ?

— Non, marquise, — répondit Charpentier, — mais monsieur avait parfaitement raison de vouloir vérifier ses soupçons... Si le pouvoir avait partout des agens aussi actifs, aussi énergiques que monsieur, nous ne verrions pas l'hydre révolutionnaire relever sans cesse la tête. — Et Charpentier secouant rudement la main du préfet, ajouta : — Très bien ! monsieur, très bien ! Si la marquise vous oubliait dans sa lettre au *pavillon Marsan*, je me charge, moi, de rafraîchir la mémoire de ma femme à votre endroit.

— Monsieur le marquis, — reprit le préfet, rêvant déjà sans doute la pairie ou le conseil d'Etat, — si le dévouement le plus entier au gouvernement du roi, si un dévouement qui irait jusqu'au sacrifice de la vie... mérite quelque encouragement, j'ose dire que je me montrerai digne des faveurs de sa Majesté ; quoi qu'il arrive, elle peut compter sur moi, corps et âme. Mais, pour en revenir à la pensée qui m'a amené ici, ce n'était pas positivement des soupçons, monsieur le marquis, — ajouta le préfet. — M. Duplessis est trop connu pour inspirer... des soupçons à propos des person-

nes qu'il reçoit ; mais enfin que vous dirai-je ? Il y a souvent des instincts dont on ne se rend pas compte, et, sans raisonner le motif qui me faisait agir, je me suis dit : en allant à la Riballière porter le signalement de l'homme dangereux que l'on poursuit, je...

— Allons, monsieur le préfet, — dit en riant Mme Raymond en interrompant le fonctionnaire, — nous voici à votre merci... Où sont vos gendarmes... où sont vos chaînes ?...

— C'est vous, madame la marquise, qui devez enchaîner à vos pieds toutes les personnes qui ont l'honneur de vous approcher, — reprit galamment le préfet ; — il ne me reste qu'à prier Mme Duplessis de vouloir bien excuser ma visite importune...

Ma femme s'inclina, et je répondis en tendant la main au préfet :

— Il faut, mon cher monsieur de Sainte-Marie, que vous me promettiez de venir dîner ici prochainement, entre royalistes, comme vous voyez ; je tiens d'ailleurs à vous présenter le fils de M. le Marquis, le jeune comte de Berteuil, un de mes anciens camarades aux gardes-du-corps ; comme il relève d'une longue maladie, la route l'a un peu fatigué, et il est resté couché ; mais je tiens à vous faire faire connaissance avec lui..., et vous verrez qu'en royalisme il justifie le proverbe... : Tel père, tel fils.

— J'accepte de grand cœur votre invitation, mon cher monsieur Duplessis, — me dit le préfet en s'inclinant devant Mme Raymond. — Je serai heureux, madame, de cette occasion de vous offrir de nouveau mes respectueux hommages...

Et, après avoir de nouveau salué mes hôtes, M. de Sainte-Marie sortit ; je l'accompagnai, et il me dit d'un air émerveillé et presque émerillonné :

— Quelle délicieuse femme que cette marquise de Berteuil, comme elle est grande dame ! Elle cause à ravir, et est jolie comme un ange. Mais ce grand fils dont vous parlez est sans doute son beau-fils ; elle doit avoir au plus trente ans ?...

— En effet, répondis-je à tout hasard, pour dérouter tout soupçon, — le comte de Berteuil est le beau-fils... de la marquise... Il me reste, mon cher préfet, à vous prier d'excuser la timidité de ma femme... ; elle est très sauvage ; mais j'espère qu'à notre prochaine entrevue, elle sera plus en confiance avec vous... Ah çà, fixons le jour ?

— Je ne vais pas pouvoir disposer de moi... d'ici à quelques jours...

— Voulez-vous d'aujourd'hui en quinze ?

— A merveille... Mais dites-moi donc, savez-vous que c'est un fier homme le marquis ? Il n'est pas pour les moyens termes celui-là ! Quelle énergie, malgré ses cheveux blancs !

Hein! comme c'est bien là le type du vieux gentilhomme vendéen!...

— N'est-ce pas! et sa femme... le type de la marquise! de la grande dame!

— Il paraît qu'elle est fort bien en cour?...

— Elle jouit d'un énorme crédit au pavillon Marsan, mon cher préfet, et je crois que tôt ou tard vous en saurez quelque chose; quand la marquise se met à protéger quelqu'un, elle protège... à outrance!

— Voyez un peu, mon cher monsieur Duplessis, quelle bonne fortune m'a conduit chez vous! Le crédit de Mme de Bertheuil ne m'étonne pas; une grande naissance, infiniment d'esprit, et si séduisante... Elle doit tourner toutes les têtes...

— Oui, mais malheur aux têtes tournées...; la marquise est la vertu même.

— Quelle femme accomplie!

— Eh bien! mon cher préfet, vous pourrez d'aujourd'hui en quinze lui faire votre cour, ce me sera un motif de plus de compter sur votre exactitude.

— Je n'ai pas besoin de ce motif-là, mon cher monsieur Duplessis; mais enfin abondance de biens ne nuit pas... Adieu donc, et lisez attentivement, le signalement en question. Je compte sur votre zèle pour la bonne cause; faites, s'il le faut, copier ce signalement et le distribuer dans vos métairies... Prévenez vos fermiers; qu'ils vous donnent avis de tous les vagabonds qui se présenteraient chez eux. J'ai d'ailleurs, donné des ordres aux brigadiers de gendarmerie qui parcourent les campagnes, et j'ai pris sur moi de promettre 1000 fr. à qui livrerait notre homme. L'intérêt est un excellent stimulant, et quoique cette mise à prix soit un peu extra-légale..., je prends tout sur moi...

— Et vous avez raison, cher préfet. Ah ça! vous croyez donc positivement que cet homme dangereux s'est dirigé de ce côté?

— Il y a différentes versions; l'une dit qu'il a fui avec des complices; l'autre version, et c'est la plus probable, car l'on ne m'a envoyé que le signalement de ce scélérat, dit qu'il a fui seul.

— Ah! il aurait des complices?

— Entre autres, dit-on, sa mère.

— Une femme! dans un pareil complot? Allons, cher préfet, c'est impossible.

— Ce n'est pas, si vous voulez, une femme; car la vieille mégère dont il s'agit doit être une de ces abominables tricoteuses de 93. Mais nos filets sont bien tendus; tous mes collègues ont dû recevoir les mêmes instructions que moi; les recherches les plus actives ont été ordonnées, elles sont en voie d'exécution, et il est impossible qu'elles n'aboutissent pas à cette importante capture... Au revoir donc, mon cher monsieur Duplessis.

XXXVIII.

Je reconduisis le préfet jusqu'à sa voiture; lorsque je la vis s'éloigner avec son escorte, je retournai promptement dans le salon; lorsque j'y entrai, Mme Raymond replaçait sur la table le signalement de son fils, qu'elle venait de lire avec Charpentier.

Dès qu'elle m'aperçut, Mme Raymond, dont les yeux devinrent légèrement humides, me dit à demi-voix:

— Ah! maintenant, j'ai besoin d'aller embrasser mon fils.

Puis, s'adressant à Albine:

— A bientôt, madame...; j'ai à cœur de vous prouver que M. de Bertheuil n'est pas si terrible homme qu'il en a l'air... Et au besoin M. Duplessis me viendra en aide pour cette réhabilitation.

Et Mme Raymond sortit avec Charpentier. Resté seul avec Albine, qui paraissait profondément attristée, je lui dis:

— Qu'avez-vous, ma chère amie?

— Vous me le demandez? — reprit-elle. —

Croyez-vous qu'il me soit agréable de me trouver journellement avec votre féroce marquis... Cet homme qui ne parle que de fusiller, que d'exterminer les gens! il me fait horreur! En l'entendant, j'étais si saisie que je ne pouvais prononcer un mot... Et cette Mme de Bertheuil, qui ose dire d'un ton mielleux, qu'au fond son mari est un excellent homme!

— Elle dit vraie, ma chère amie, car il faut faire la part des passions politiques; mais que pensez-vous de la marquise?

— Je ne sais... du reste, elle parle beaucoup et très bien...; mais elle a quelque chose de fier, de protecteur qui m'est désagréable; une si grande dame doit bien mépriser une pauvre bourgeoise comme moi. Aussi vous me rendrez service en m'obligeant le moins possible à tenir compagnie à vos amis.

— Nous reviendrons sur ce sujet, ma chère amie. Ne vous hâtez pas de juger les gens sur l'apparence... Mais j'ai quelques affaires à régler avec mon régisseur; permettez que je vous laisse.

Et je quittai ma femme.

J'avais besoin d'être seul pour penser à Mme Raymond en toute liberté, pour me rappeler tous les incidens de cette scène où elle avait montré tant de courage, de présence d'esprit, de grâce et de finesse. Lorsque je pense que ces apparences de légèreté presque enjouées cachaient les terribles anxiétés d'une mère tremblante pour la vie de son fils; quand je me rappelle ces mots simples et touchants dits par elle les larmes aux yeux, après avoir si merveilleusement conjuré le péril: « Ah! maintenant, j'ai besoin d'embrasser mon fils, » je ne sais qu'admirer le plus, ou du cœur ou de l'esprit de cette adorable femme.

Et quand je la compare à Albine, qui jamais ne s'est montrée plus nulle, plus gauche, j'éprouve des ressentimens d'une amertume inexprimable.

— Oh! quel abîme!... Que faire... que devenir... que résoudre!

Continuons le récit de cette journée.

Deux ou trois heures après le départ de M. de Sainte-Marie, j'ai su par Mme Raymond que Jean se trouvait mieux, et qu'il désirait me voir.

— Ne le faites pas trop parler, — me dit sa mère, — ménagez-le; car en apprenant ce matin par moi, la visite du préfet, son émotion a été profonde, non à cause du danger dont il a été menacé, vous connaissez Jean, mais il a craint pour moi et pour M. Charpentier.

Je me rendis auprès de Raymond, je le retrouvai couché.

Dès qu'il m'aperçut, il me tendit sa main amaigrie et blanche.

— Assieds-toi là, bon Fernand, — me dit-il en me montrant un siège auprès de son lit. — J'ai tant de choses à te dire!

— Jean, ta mère... m'a recommandé de te ménager.

— Sois tranquille... je te dirai beaucoup en peu de mots. — Puis il ajouta: — je ne croyais pas que notre présence chez toi dût te causer si tôt des alarmes. Ce matin..., ton préfet est venu?

— Grâce à Dieu..., le courage, l'admirable présence d'esprit de ta mère et de M. Charpentier, ont éloigné le péril; ça aura été, je l'espère, un mal pour un bien. Maintenant, tu peux rester ici en toute sécurité.

— Dis, Fernand... quelle femme que ma mère; je te parlais autrefois de sa résolution, de son sang-froid, tu l'as vue à l'œuvre.

— Pour l'admirer... Et moi aussi, comme autrefois, je te dirai: Tu es heureux d'avoir une mère telle que la tienne.

— Oh! ma mère! — s'écria Jean avec exaltation, — ma mère! c'est ma vie, c'est ma force! c'est ma conscience! c'est ma religion! enfin, c'est tout pour moi! Mais parlons de toi. Charpentier t'a dit tout ce qui peut t'intéresser dans cette malheureuse affaire. Nous sommes vaincus, non découragés... De meilleurs jours, prochains peut-être, viendront pour nous.

— Un mot encore sur le passé, mon cher Jean; lorsque j'ai revu notre pauvre Hyacinthe... je me suis informé de ce que tu avais fait depuis notre sortie du collège; il m'a paru se tenir sur la réserve... je n'ai pas insisté... Mais aujourd'hui...

Jean m'interrompit et me dit tristement:

— A propos d'Hyacinthe... tu l'as vu s'éteindre... toi?

— Hélas! oui...

— Pauvre ami..., il était d'une santé si frêle...; il ne vivait que par le cœur, et c'est une maladie de cœur qui a dû l'emporter! A quoi a-t-on attribué sa mort?... Tu conçois que lorsque j'ai appris ce malheur par une lettre de sa femme, je n'ai pas osé, en lui répondant, demander aucun détail.

— Les médecins ont attribué sa mort aux suites d'une assez longue maladie, dont il était convalescent depuis un mois. Mais tiens, Jean, ce souvenir m'affecte comme toi; éloignons-le, de grâce. Je te disais que notre ami s'était tenu sur la réserve lorsque je lui ai demandé ce que tu faisais depuis ta sortie du collège.

— Comme au collège... je conspirais, Fernand; c'est ce qu'Hyacinthe a cru devoir te cacher.

— Mais ta vocation industrielle?

— Je l'ai toujours suivie; j'étais dernièrement encore directeur d'une grande usine... ayant deux succursales en province; ma position me mettait journellement en rapport avec des ouvriers; ils m'aimaient parce que je les aimais, parce que je comprenais leurs besoins, leurs droits, leurs espérances..., aussi... le moment venu, ils auraient été... ils seront les plus intrépides soldats de la liberté...

— Jean, tes yeux brillent, tes joues s'animent! Ta mère m'a recommandé de t'épargner toute émotion vive... Assez sur ce sujet... Tu m'as tenu parole...; tu m'as dit beaucoup en peu de mots... Je comprends maintenant, et ta vocation, et ta vie passée...

— Et ta vie, à toi, Fernand? combien elle doit être heureuse! Revenu des vanités du monde, tu habites une délicieuse retraite avec une femme accomplie... et que l'on dit charmante...

— Charmante... c'est peut-être exagéré, elle est agréable. Tu la verras, d'ailleurs.

— Je l'espère, et d'après tout le bien que ma mère et moi nous savons d'elle, ma sympathie lui est d'avance acquise, je te le jure.

— Ah ça! et toi; tu n'as jamais songé à te marier?

— Ne suis-je pas marié.

— Comment?

— Et ma mère?

— Toujours beaucoup de choses en peu de mots, mon cher Jean; je conçois... le plus heureux des ménages ne t'offrirait pas le bonheur intime que tu trouves auprès de ta mère.

— Cela t'étonne?

— Non pas... mais ton idolâtrie pour ta mère... à dû faire tort à tes maîtresses... hein! Jean?

— Ma foi non.

— Vraiment?

— Entre nous, Fernand, je n'ai jamais recherché des liaisons de cœur.

— Tu t'es contenté de plaisirs faciles?

— Oh! tout ce qu'il y a de plus facile, mon

cher Fernand ; un amour sérieux engage, et il n'est pas dans ma nature de tromper personne... J'offre ce que je peux, l'on me donne ce qu'on veut.

— C'est singulier... ; avec le côté exalté, presque héroïque de ton caractère... tu n'as jamais senti le besoin d'un amour sérieux ?

— Jamais... car je te l'ai dit, mon amour pour ma mère remplit mon cœur. Et puis, vois-tu Fernand... quand on a la passion de la liberté comme je l'ai... quand on s'est voué, tête et bras, âme et corps, au triomphe d'une idée... on n'a ni le désir ni le temps de s'occuper d'amourettes.

— Ah ! mon pauvre Jean, tu n'auras peut-être, selon le proverbe, reculé... que pour mieux... sauter. Dis donc, si un beau matin... tu allais te réveiller bel et bien amoureux fou.

— Allons donc !

— Hum, hum, tu t'engages trop.

— Après cela, mon pauvre Fernand... si tu tiens... absolument à ce qu'un jour je devienne amoureux...

— Moi ? je n'y tiens pas du tout... ; au contraire.

— Comment ! au contraire...

— Oui, au contraire... car Dieu me préserve, mon pauvre Jean, de te voir tomber dans un pareil guépier... Ah ! si tu savais les ennuis, les embarras, les chagrins de ce qu'on appelle une liaison de cœur... un amour sérieux. Souvent ! trop souvent j'ai passé par là... Aussi, crois-moi, persévère dans ta résolution... Garde toujours ton admirable mère pour ton cœur, et de faciles amours pour le plaisir.

— Ainsi ai-je toujours fait... et ferai-je toujours, j'en suis certain, quoique, après tout, personne ne puisse, comme tu le dis avec raison, répondre de l'avenir.

— Oh ! toi, avec ton caractère de fer, ton exaltation politique, et ta juste idolâtrie pour ta mère... tu peux, mieux que personne, répondre de l'avenir... Eh bien ! quoi ? qu'est-ce qui te fait sourire ?...

— Tout à l'heure je me défendais comme un diable de devoir jamais être amoureux ; tu insistais en me disant qu'il ne faut jurer de rien ; et voilà qu'à cette heure, tu jures pour moi que je n'aimerai jamais... Tiens, Fernand, tu me rajeunis de dix ans... avec tes contradictions...

— C'est vrai, pourtant, mon pauvre Jean ; j'ai comme cela, parfois, des retours de première jeunesse.

— Du reste, je crois ton dernier jugement plus sûr que le premier.

— A savoir que tu ne seras jamais amoureux ?

— Oui... car j'ai été éprouvé à ce sujet.

— Toi, Jean ?

— Ce que tu appelles l'amour sérieux, n'est-ce pas, autant qu'un sauvage comme moi peut

parler de ces choses, l'amour sérieux inspiré à la fois par le caractère et par la beauté ?

Généralement.

— Or, j'ai vécu pendant longtemps dans l'intimité d'une des plus jolies femmes que l'on puisse voir ; elle joignait à sa beauté un caractère original qui me plaisait beaucoup ; cependant, je ne suis pas devenu le moins du monde amoureux, et cependant il y avait de quoi le devenir, tu l'avoueras... car tu la connais, cette personne.

— Qui est-ce donc ?

— La femme de ce pauvre Hyacinthe.

— Elle !

— Oui...

— Tu n'en es jamais devenu amoureux ?

— Jamais ! Cela t'étonne ?

— Non, car il y avait une bonne raison pour que tu n'en devinsses pas amoureux.

— Quelle raison, Fernand ?

— Comment !... mais c'était la femme d'Hyacinthe.

— Eh bien ?

— Tu dis Eh bien ?

— D'où vient ta surprise ?

— Tu me le demandes ? Admis dans l'intimité d'Hyacinthe... dans son foyer... Songes-y donc, Jean ! dans son foyer domestique... Enfin... dans le sanctuaire de sa famille...

— Après ?

— Tu aurais osé devenir amoureux de sa femme ?

— Pourquoi pas ?

— Jean... je ne te reconnais plus...

— Et moi, mon bon Fernand, je ne te comprends pas avec ton air ébahi.

— N'ai-je pas droit de l'être en t'entendant parler ainsi ? toi, Jean ; toi, l'honneur même ! toi, la loyauté en personne ; toi, élevé par une mère comme la tienne... une femme des temps antiques ?

— Où diable veux-tu en venir ?

— Non, je ne croirai jamais que tu aies été capable de trahir indignement l'amitié, la confiance d'Hyacinthe.

— Le trahir... en devenant amoureux de sa femme ?

— Quoi ! n'aurait-ce pas été le trahir, le trahir de la manière la plus indigne ?...

— Ah ! ça, mon bon Fernand, entendons-nous, tu me dis tout à l'heure, il ne faut jurer de rien, l'amour vient malgré nous, sans qu'on y pense ? M'as-tu dit cela ?

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de mais ; m'as-tu dit cela ?

— Sans doute.

— Alors, en quoi aurais-je trahi l'amitié d'Hyacinthe en devenant malgré moi amoureux de sa femme ! Est-ce que j'ai besoin de te dire que, si cet amour fût devenu ce que l'on appelle dans les romans une *passion irrésistible*, je me serais brûlé la cervelle plutôt

que de dire un mot d'amour à la femme de notre ami ?

— Ah ! Jean, à la bonne heure ! je te reconnais là ! C'est que je suis certain que tu le ferais comme tu le dis ! Brave et digne ami, tu aurais dû naître au temps de Sparte !

— Merci de ton vœu, mon bon Fernand, — me dit Raymond en riant, — je préfère être né de ce temps-ci et t'avoir connu à Sainte-Barbe ; mais rassure-toi, jamais je ne deviendrai amoureux malgré moi, et je n'aurai pas à me brûler la cervelle.

— Evidemment, car, dire que l'on devient amoureux malgré soi, c'est une manière de parler, c'est une exagération ! Ne dirait-on pas que l'amour vous frappe comme un boulet de canon.

— Je n'en sais, ma foi, rien du tout, mon bon Fernand ; je ne m'y connais pas ; mais tu as dit, et j'avais entendu déjà dire que l'amour était parfois soudain, irrésistible.

— Eh ! oui, dans les romans ! Mais, erreurs, chimères que tout cela !... C'est à l'aide de pareils prétextes que l'on colore les plus indignes débordements. Après tout, l'on peut ce qu'on veut : ainsi, par exemple, toi, mon brave Jean toi qui as une volonté de fer, une force de caractère incroyable, tu aurais pu, j'en suis certain, t'empêcher de devenir amoureux de la femme d'Hyacinthe, si tu avais senti ce sentiment te gagner...

— Très probablement, mon bon Fernand, quoique je ne puisse te rien affirmer là-dessus, n'ayant, je te l'ai dit, jamais été amoureux de la femme de notre ami. Que veux-tu ? il est des sentiments auxquels je suis absolument étranger, j'en parle comme un aveugle des couleurs. Ainsi est-il de l'amour sérieux et de ses conséquences obligées, fidélité, jalousie, etc., etc.

— Tu ne serais pas jaloux ?

— Je ne l'ai jamais été...

— Au fait, c'est tout simple, avec tes amours faciles... Mais avec une maîtresse à qui tu aurais tenu ?

— Il me semble que je me serais dit, de deux chose l'une : ou ma maîtresse m'aime encore, et je suis fou d'être jaloux ; ou elle ne m'aime plus... ; alors à quoi bon être jaloux ?

— A quoi bon ! à quoi bon ? est-ce qu'on est maître de cela ?

— C'est donc comme l'amour ?

— C'est cent fois pis, car l'amour-propre est en jeu.

— L'amour-propre de quoi, Fernand ?

— Parbleu ! la rage de se voir délaissé pour un rival.

— Mais en quoi votre jalousie empêche-t-elle que vous soyez délaissé ?

— Cela n'empêche rien ; mais la jalousie ne raisonne pas, c'est un sentiment aveugle, furieux, féroce.

— Diable... je suis très content de ne devoir jamais éprouver ce sentiment-là.

— Tu l'éprouverais tout comme un autre dans de certaines conditions... Jean ! Si tu étais marié, par exemple...

— Encore une question sur laquelle nous n'allons pas être d'accord, mon bon Fernand... je le crains.

— Pourquoi ?

— Il est entendu qu'aussi peu connaisseur en mariage, qu'en amour sérieux, je parle à l'aventure ; mais il me semble que si j'étais marié, et que ma femme...

— Et que ta femme t'ait trompé... voyons, tranchons le mot.

— Eh bien ! ou j'aurais motivé par ma conduite l'infidélité de ma femme... et alors, je n'aurais rien à dire...

— Rien à dire ! Comment, rien à dire ?

— Laisse-moi donc continuer, Fernand ; si au contraire, je n'avais pas légitimé cette trahison, alors ma femme se serait conduite comme une misérable, et je n'aurais pour elle que du mépris.

— Mais son complice, son infâme complice ! celui qui t'aurait couvert de ridicule, de honte, d'ignominie... ! tu ne voudrais pas à tout prix venger ton honneur dans son sang ?...

— Allons, mon pauvre Fernand, te voilà encore à exagérer...

— Je n'exagère rien... Oh ! non !

— Voyons, pour une raison ou pour une autre, je rends ma femme malheureuse ; elle prend un amant ; elle a tort, soit ; mais son tort n'excusant pas le mien, ce que j'ai de mieux à faire, ce me semble, c'est d'éviter le scandale qui retomberait autant sur moi que sur ma femme.

— Mais son complice... encore une fois... son infâme complice !

— Son complice ?... Je ne lui en voudrais pas le moins du monde à ce pauvre garçon, parce qu'il aurait fait comme tant d'autres, comme tu as fait toi-même, charmant scélérat, en mainte occasion sans doute, lorsque tu as eu à consoler des épouses malheureuses et persécutées, car je suppose que c'est là ce que tu appelles des amours sérieux ?

— Mon cher Jean, nous parlons en général ; il ne s'agit pas de moi... Seulement je prétends que si tu te voyais indignement trompé par une femme que tu chérirais, à laquelle tu n'aurais donné que des preuves de tendresse... tu serais furieux, oui, tu te battrais jusqu'à la mort avec le séducteur de ta femme, l'infâme qui aurait détruit ton bonheur, qui t'aurait déshonoré !

— Déshonoré ! Pardi non ; je me crois aussi chatouilleux que personne sur le vrai point d'honneur, mais je ne croirai jamais mon honneur engagé ou seulement effleuré, parce qu'une femme que j'aurai crue digne de mon

attachement se sera conduite envers moi comme une misérable :

— Tiens, Jean... tu me fais bondir avec ton sang-froid, et...

Je ne pus continuer. Mme Raymond entra et me dit en souriant :

— Monsieur Duplessis, je crains qu'un plus long entretien ne fatigue mon fils ; je viens tout simplement pour vous renvoyer...

— Allons, — reprit Jean, j'y consens, ma mère, à condition que tu me laisseras me lever un peu ce soir... Il faut, du moins, que Fernand me présente à sa femme.

— Si tu étais... très sage d'ici à ce soir, — reprit Mme Raymond en souriant, — peut-être pourrions-nous consentir à ta demande... Qu'en pensez-vous, monsieur Duplessis ?

— Je n'ose pas, madame, avoir d'avis à ce sujet... Il est facile de voir que Jean a encore la fièvre... et peut-être ne serait-il pas prudent à lui de se lever si tôt ?

— Bon... voilà que tu te mets du côté de ma mère... ingrat ami...

— Prenons un moyen-terme, — dit Mme Raymond à son fils ; — si d'ici à ce soir ta fièvre se calme, je te permettrai de te lever une demi-heure après dîner, pour que M. Duplessis puisse te présenter à sa femme...

— Allons, soit, — dit Jean ; — je n'ai pas de volonté, vous êtes deux contre moi. Seulement, si je suis condamné à rester au lit, je demande que Fernand vienne me tenir un peu compagnie : c'est une compensation qu'il me doit.

Je promis à Jean de faire ce qu'il me demandait, et je le laissai seul avec sa mère.

XXXIX.

Je suis sorti de chez Jean Raymond la mort dans le cœur, presque effrayé de la légèreté avec laquelle il parle de la jalousie des maris trompés. Aussi l'entrevue qui a eu lieu ce soir, et où ma femme a rencontré Jean pour la première fois, m'inquiétait cruellement. Voulant autant que possible conjurer le danger que je redoutais, je me suis rendu chez ma femme dans l'après-midi.

— Eh bien, ma chère Albine, — lui dis-je en souriant, — êtes-vous un peu revenue de la peur que vous inspire notre terrible hôte ! le marquis de Berteuil ?

— Sa cruauté me paraît affreuse... et je ne pourrai jamais le voir on l'entendre sans frissonner.

— Hélas ! chère Albine, la politique, la guerre civile, ont souvent de tristes nécessités ; tel homme intraitable en certaines circonstances, se montre très bienveillant, très bonhomme même dans le commerce habituel de la vie... Le marquis est de ces gens-là... Il y a souvent ainsi en nous deux natures... qui

semblent se contredire... Et tenez, sans aller plus loin, le fils du marquis !... Jean de Berteuil.

— Bon Dieu... est-ce que lui aussi a fait comme son père, fusiller des gens ?

— Non, certainement, chère Albine... Mon pauvre ami est incapable d'actions pareilles, je voulais seulement vous dire que par une de ces contradictions bizarres, dont je vous parlais tout à l'heure, Jean, tout en étant le meilleur des hommes... cependant... il y a un côté de sa vie... qui...

— Pourquoi n'achevez-vous pas ?

— Eh bien ! il y a un côté de sa vie tellement déplorable... que je me demande sans cesse comment un homme, d'ailleurs si distingué, peut se dégrader à ce point...

— Se dégrader... et comment ?

— En allant choisir ses affections parmi d'indignes créatures.

Albine me regarda très surprise, et me dit naïvement :

— De quelles affections ? de quelles créatures voulez-vous parler ?

— Je suis heureux, ma chère amie, que vous ne m'ayez pas compris ; je vous dirai seulement qu'en se dégradant de la sorte, Jean prouve qu'il a la plus détestable opinion des femmes et qu'il les méprise profondément.

— Vous m'aviez dit qu'il idolâtrait sa mère ?

— Et je vous ai dit vrai... ; sa mère est à tous égards digne de cette idolâtrie.

— Alors, quelles sont les femmes qu'il méprise ? Pourquoi les méprise-t-il ?

— A Dieu ne plaise que j'éclaire votre ignorance sur ce point.

— Comme vous voudrez... je n'y tiens pas ; mais, d'après vos paroles si vagues qu'elles soient, j'éprouve une sorte de mésestime pour votre ami.

— J'en serais aux regrets, car je vous répète : Jean de Berteuil est un homme d'honneur... ; seulement, au lieu d'une mésestime que rien ne justifie... il serait bon... que vous fussiez avec lui, quoique fort polie... d'une extrême réserve, ainsi que je vous y ai déjà engagé, en vous signalant ce qu'il pouvait y avoir de fâcheux dans une trop grande familiarité...

— Ne vous ai-je pas répondu, hier, que je n'avais aucune envie de me familiariser avec un étranger ?

— Chère Albine, pardonnez-moi d'insister ainsi sur les conseils que je vous donne. Votre intérêt seul me guide. Si vous saviez avec quelle tendre sollicitude je veille sur vous, sur votre bonheur, vous ne vous étonneriez pas de mes recommandations.

— Elles m'étonneraient que je ne les en suivrais pas moins...

— Oui, mais en me disant sincèrement, très sincèrement, n'est-ce pas !... vos impressions. Je tiens tant à votre confiance !

— Quelles impressions !...
— Enfin... ce qui vous frappe... ; ce qui vous fait réfléchir... vous donne à penser.

— Que voulez-vous qui me frappe ?

— Voyons, chère petite sauvage, nous vivons ici comme des solitaires, n'est-ce pas ? comme d'heureux solitaires ?

— Ensuite...
— Nécessairement, la pensée de vivre désormais en intimité avec des étrangers a dû vous faire réfléchir ; quel a été, chère Albine, le résultat de ces réflexions ?

— Mais, je vous l'ai dit, cela me paraissait fort ennuyeux.

— Ennuyeux ? passe encore pour le marquis et pour la marquise... quoique celle-ci soit une femme des plus distinguées ; mais — ajoutai-je en souriant d'un ton très détaché, — mais ils ont un fils, fort beau garçon, par parenthèse, à qui sa convalescence donne un petit air des plus intéressants, des plus romanesques ; je vous en préviens afin que vous ne restiez pas stupéfaite à la vue du bel étranger.

— Il est donc d'une beauté remarquable ?

— Pas du tout, chère amie, je plaisante ; la figure de Jean n'a rien de remarquable ; quelques personnes même lui trouvent l'air dur et un peu commun. Mais parlons sérieusement et franchement, allons, gentille petite amie, avouez qu'il ne vous déplaît pas d'avoir un jeune et aimable garçon pour compagnon de notre solitude ? hein !

— Je ne sais en vérité pourquoi vous vous obstinez ainsi à me parler de votre ami... Je ne le connais pas, il m'est très indifférent.

— Chère amie, nous causons de nos hôtes ; rien de plus naturel. Ah ! j'oubliais de vous prévenir que ce soir Jean de Berteuil passera probablement quelques moments auprès de nous.

— Comme vous voudrez.

— Cela ne vous contrarie pas ?

— Cela m'est égal.

— Soyez franche ! avouez que cette distraction vous sera agréable... que vous êtes assez curieuse de connaître Jean de Berteuil ?

— Je vous assure, je vous répète que cela me sera fort indifférent ; vous avez ici des amis, il faut bien que je les voie, puisque vous le voulez.

— Assurément. Mais j'y pense ! je n'ai pas besoin de vous dire, chère Albine, qu'il est inutile de faire pour ce soir une toilette exagérée...

— Pourquoi ferais-je une toilette exagérée ?

— Mon Dieu ! tout simplement par déférence pour les personnes que nous recevons ; je vous saurai gré de l'intention ; mais vous concevez, Mme de Berteuil, vous avez dû le remarquer, est toujours fort modestement vê-

Fernand Duplessis. — No 5.

tue : il serait donc de votre bon goût ordinaire de faire une toilette très simple.

— Mais, mon dieu, je m'habillerai comme je m'habille toujours, pour dîner...

— C'est ce que je voulais vous dire, ma chère amie... Et tenez, vous avez, entr'autres, une certaine robe carmélite... ; et si vous m'en croyez...

— Ah ! oui, une robe affreuse, qui m'habille comme un sac. N'avez-vous peur, je ne la mettrai pas ; je l'ai donnée à Mme Claude.

— Vous l'avez donnée, cette jolie robe carmélite ? Ah ! tant pis !

— Jolie, cette robe ? Vous m'avez dit vous-même qu'elle m'allait horriblement mal.

— Alors... je me trompe, je confonds ; mais quelle que soit votre robe, vous n'en serez pas moins toujours charmante, chère Albine... Si je ne le vous dis pas plus souvent... c'est pour ne pas blesser votre modestie, une de vos plus aimables qualités...

Mon régisseur est venu m'entretenir de quelques affaires urgentes, une somme assez considérable à payer, ce qui me gênait beaucoup, par parenthèse ; et j'ai quitté ma femme.

J'ai attendu la soirée avec anxiété. A dîner Mme Raymond m'a dit en souriant qu'elle ne répondait pas de Jean, si nous ne lui accordions pas une demi-heure lorsque nous serions sortis de table ; ce moment arrivé, nous sommes rentrés au salon.

Telle a donc été la première entrevue de ma femme et de Jean ; je ne veux omettre aucun détail ; j'y trouverai peut-être d'utiles points de repère pour l'avenir :

Le salon, dans lequel nous nous sommes réunis, s'ouvre sur la cour d'honneur ; il est éclairé par deux croisées, que la beauté de la soirée a permis de laisser ouvertes ; entre ces deux fenêtres se trouve une causeuse où Albine s'est assise ; hasard ou préméditation, elle était mise à ravir, quoique fort simplement. Elle portait une robe de barège vert tendre garnie de nœuds roses et faite à la vierge, qui découvrait ainsi à demi le haut de sa poitrine de marbre, et la naissance de ses belles épaules. Ses magnifique cheveux blonds cendrés, séparés au milieu du front, encadraient de leur longues anglaises son frais visage ; de larges manches de gaze, très transparentes, laissaient voir ses jolis bras, plus blancs que la gaze qui les voilait sans les cacher ; sa physionomie était sérieuse, presque mélancolique. Je m'assis bien en face d'elle, derrière une table ronde, au milieu de laquelle s'élevait un grand vase de fleurs. Je pouvais ainsi tout observer sans être remarqué.

Soit que la timidité naturelle d'Albine fût

augmentée par l'attente d'un nouveau visage, soit qu'elle ressentit une émotion secrète, je remarquai que son sein se soulevait plus rapidement que de coutume. Charpentier, debout près de la causeuse, adressait quelques paroles à ma femme; elle lui répondait d'un air contraint, sans oser lever les yeux sur lui. Soudain, la porte du salon s'est ouverte, et Mme Raymond est entrée avec Jean, qu'elle était allée chercher.

Malgré moi, j'ai été frappé du touchant tableau qu'offraient, ainsi réunis, la mère et le fils...

Mme Raymond, vêtue de noir, selon sa coutume, donnait le bras à son fils qui s'y appuyait légèrement. Sa faiblesse étant grande encore, il marchait lentement et un peu courbé; à chaque pas sa mère, tout en le soutenant, jetait sur lui un regard de tendre sollicitude. Dès qu'ils entrèrent, Charpentier alla vivement prendre l'autre bras du fils de Mme Raymond, afin de le soutenir aussi.

Jean était fort pâle, la langueur qui succède aux accès de fièvre voilait l'éclat ordinaire de ses grands yeux noirs; ses cheveux, naturellement bouclés, encadraient son visage et son cou, aussi bien attaché que celui d'une statue grecque, et laissé presque nu par un nœud flottant d'une étroite cravate noire; une longue et ample robe de chambre de couleur foncée l'enveloppait entièrement, et marquait sa taille par une cordelière de soie; ce vêtement, presque trainant, semblait grandir encore sa stature robuste et élevée; il lui seyait à merveille, on aurait dit un des nobles et pâles portraits de Van-Dyck ou de Rembrandt, descendu de son cadre.

En m'avançant à l'encontre de Jean, je ne perdais pas Albine de vue. Elle s'était, à l'approche de mon ami, levée en rougissant, la compassion peinte sur le visage, mais n'osant regarder mon ami en face. Lui, avec sa franchise ordinaire, me jeta un coup d'œil expressif pour me dire combien l'extérieur de ma femme lui plaisait.

Après un instant de silence, Albine s'adressa timidement à Mme Raymond, en lui montrant du geste la causeuse qu'elle occupait un instant auparavant.

— Madame si monsieur votre fils se mettait à cette place... Il se trouverait peut-être plus à son aise...

— Combien vous êtes bonne, madame, — reprit Mme Raymond. — J'accepte votre offre car on a surtout recommandé à mon fils de rester toujours demi couché... Il a fallu son vif désir de vous remercier de votre aimable hospitalité, pour que je me sois permis de le présenter aujourd'hui... Mais vous aurez compassion, n'est-ce pas, d'un pauvre malade?...

— Certainement, madame, répondit Albine en baissant les yeux.

— Mon seul titre à votre indulgence, madame, — dit Jean en s'appuyant toujours sur sa mère et sur Charpentier; — ma seule excuse d'oser paraître ainsi devant vous, est l'amitié qui nous lie, Fernand et moi, depuis l'enfance; il est pour moi presque un frère. Permettez-moi de vous traiter un peu en sœur...

— Ma femme te le permet, et moi aussi, — dis-je à Raymond, voulant épargner à Albine l'embarras de répondre.

Puis, montrant à Jean le canapé:

— Allons mon ami, assieds-toi là; ne fais pas de façons; ne sommes-nous pas ici en famille? N'es-tu pas un frère pour ma femme et pour moi?

Jean, aidé de sa mère, qui prit ensuite place à côté de lui, se coucha à demi sur la causeuse. Charpentier approcha un fauteuil pour Albine, près du siège de Mme Raymond, de sorte que de ma place, où je retournai m'asseoir, je voyais Jean bien en face et Albine de profil. Charpentier s'assit à côté de la causeuse, et l'entretien suivant commença entre nous cinq.

XL.

J'ai lu beaucoup de romans, et presque toujours le héros et l'héroïne sont mis en présence et en rapport par quelque péril auquel le jeune étranger soustrait, au risque de sa vie, la belle inconnue; en me rappelant la conversation de ce soir, je me dis qu'il est des événements moraux, qu'il est des simples causes capables d'impressionner peut-être aussi vivement l'imagination d'une femme, que les incidents les plus romanesques.

Puissé-je ne pas m'être trompé.

Voici presque mot pour mot la conversation qui, ce soir, a eu lieu en présence de ma femme.

Jean Raymond (à sa femme). — Je disais tantôt à Fernand, madame, combien il devait se trouver heureux ici. Sans parler du bonheur de partager cette solitude avec vous, il doit trouver tant d'attrait dans la vie des champs, grâce aux intéressantes occupations qu'il s'est créées.

Albine. — M. Duplessis et moi nous aimons en effet beaucoup la campagne, monsieur.

Mme Raymond. — Et cela fait votre éloge à tous deux. Les personnes qui ne peuvent vivre que de la vie factice des villes ont la campagne en horreur!

Moi. — Et puis, avouez, madame, que les populations rustiques valent cent fois mieux que les populations des villes..., toujours envieuses..., toujours haineuses...

Charpentier. — Que voulez-vous, monsieur Fernand, c'est qu'aussi le luxe des villes offre aux gens qui manquent souvent de pain un si cruel contraste avec leur misère...

Jean. — Il est si excusable d'envier le superflu..., lorsqu'on n'a pas le nécessaire.

Moi. — Mais, mon cher, c'est toujours une très mauvaise passion que l'envie.

Charpentier. — Avouez du moins, monsieur Fernand, qu'un pauvre homme sans asile doit éprouver une tristesse amère en passant, le soir, devant un hôtel tout brillant de fête et de lumière?

Moi. — Sans doute; mais que voulez-vous, c'est un malheur; on n'y peut rien.

Mme Raymond. — Mais il y a tant d'autres contrastes poignans auxquels on pourrait quelque chose. Ainsi tenez, monsieur Fernand, au risque de paraître dire une puérilité, je vous avoue que je me révolte toujours en songeant à ces monceaux d'or et d'argent étalés aux yeux des passans, chez les changeurs; n'est-ce pas pour le pauvre quelquefois une tentation terrible... et toujours une ironie cruelle, que la vue de ces richesses? Combien en est-il qui, après avoir longtemps contemplé ces trésors, s'en vont méditant quelque crime ou maudissant leur destinée!

Moi. — Certes, madame..., votre réflexion me frappe... ces exhibitions ont leur danger...

Jean, à Albine. — Ah! madame, n'est-il pas vrai, que de Tantales à Paris! Jusqu'à ces pauvres enfans déguenillés, hâves, affamés, dévorant des yeux ces trésors gastronomiques étalés chez les restaurateurs en renom!

Albine. — C'est vrai, monsieur... pauvres enfans...

Moi. — Je dois te déclarer, mon pauvre Jean, qu'en parlant de gastronomie, tu marches sur un terrain brûlant...; oh! mais brûlant comme les fourneaux de Véry... Ma femme est très gourmande...

Jean à Albine, qui a rougi d'un air contrarié. — Vraiment, madame?

Albine, se trouvant de plus en plus embarrassée. — Monsieur... c'est une plaisanterie de M. Duplessis.

Jean, souriant. — Oh! ne vous en défendez pas..., vous avez parfaitement raison, madame. Après tout, le bon Dieu a créé les bonnes choses pour être mangées; et puis, est-ce qu'il aurait soigné, je dirai même caressé avec tant d'amour, ce délicat appareil qui s'appelle le sens du goût, si l'homme était destiné à ne manger que des alimens insipides ou grossiers? Ce qui est le mal, n'est-ce pas, Fernand? c'est qu'il n'y ait qu'un très petit nombre de personnes qui puissent être gourmandes, tandis que tout le monde devrait pouvoir se donner ce plaisir.

Moi. — Oh!... tout le monde...

Jean. — Certainement... Pourquoi-pas?

Moi. — C'est un paradoxe tout comme un autre...

Charpentier. — Ecoutez donc, monsieur Duplessis, Jean n'a pas tout à fait tort. Suppo-

sons que comme aux Etats-Unis, par exemple, chacun puisse avoir à très peu de frais, grâce à l'immense développement de l'agriculture et aux abondantes productions de notre pays, une alimentation saine, abondante, de bonne viande, d'excellens poissons, de mer et de rivière, du gibier, des fruits...; la gourmandise devient à la portée de tout le monde.

Jean, riant. — Et la longévité humaine y gagnerait, et alors on atteindrait l'âge de patriarches.

Moi. — Allons donc! fou que tu es!

Jean Raymond. — Je parle très sérieusement; de savans médecins ont prouvé que plus la nourriture est agréable, succulente et variée, plus nos jours se prolongent. — *A Albine, gaiement:* — Vous voyez, madame, que vous pouvez être gourmande en toute sécurité de conscience...

Moi. — Mon cher Jean, nous différons complètement d'opinion... Il est, je crois, dangereux, de donner aux gens des besoins qu'ils n'ont pas, ou de leur faire connaître, c'est-à-dire regretter des jouissances qu'ils ignorent. Ainsi, nos laboureurs mangent très allégrement leur pain de blé noir et leur fromage dur, ils boivent de l'eau par-dessus; pour eux, le pain de gruau, les émincées de faisan aux truffes et le vin de Clos-Vougeot, c'est l'Alcoran; en sont-ils plus malheureux?

Mme Raymond. — Comment, monsieur Duplessis, vous croyez... et ici je ne parlerai plus de la gourmandise, je généraliserai... Vous croyez qu'il est sage, qu'il est juste... qu'il est humain, de laisser à jamais la plus grande partie de nos semblables, dans la complète ignorance des jouissances qui sont le privilège du petit nombre, et surtout des jouissances intellectuelles, dont nous faisons nos délices, nous autres que l'éducation a perfectionnés?

Moi. — Certainement, madame... Car enfin ces jouissances intellectuelles..., par exemple, nos paysans les ignorent...; donc ils n'en sentent pas le besoin.

Jean Raymond. — Mais, mon ami, ce besoin, notre devoir à nous, plus éclairés, n'est-il pas de le sentir pour eux?

Moi. — A quoi bon? Ils sont heureux sans cela.

Jean Raymond. — Fernand, tu es sensible à la musique, n'est-ce pas? Un beau tableau plaît à ta vue, un beau livre plaît à ton esprit.

Moi. — Certes... Où veux-tu en venir?

Jean Raymond. — Suppose-toi élevé dans une déplorable ignorance, comme l'enfant d'un des pauvres paysans dont tu es entouré, jouirais-tu des charmes de la musique, de la peinture et de la poésie?

Moi. — Non... Mais comme musique, peinture et poésie seraient l'inconnu pour moi..., je ne sentirais pas ce manque de jouissance;